



Les maladies diverses et les épidémies sévissaient dans l'armée avec tant de violence qu'elles mettaient en doute la possibilité de former des unités de combat sur le terrain de l'URSS et amenaient à se demander si le but même de notre travail d'organisation au Turkestan avait un sens.

Près de la moitié de nos effectifs (44 %) passa par les hôpitaux pour maladies contagieuses. Les soldats étaient surtout atteints du typhus exanthématique, de la fièvre typhoïde, de la dysenterie et de la malaria. Rien qu'au Turkestan, les épidémies enlevèrent plus de deux mille hommes, et ce chiffre ne comprend pas les soldats et les civils, hommes, femmes et enfants, qui, déjà contaminés, sont morts en route, dans les gares, en wagon, dans la boue ou la neige.

La catastrophe était à son comble dans la 7^e division d'infanterie. En moyenne, la moitié de ses effectifs se trouvait à l'hôpital et la proportion des malades monta jusqu'à 73 %. En février et mars de cette année, elle avait eu deux mille deux cent soixante et un hommes atteints du typhus exanthématique. Pour se faire une idée de l'étendue du désastre, il suffit de lire attentivement le petit livre du docteur Ehrlich, *À la base de l'armée polonaise en URSS*¹, ouvrage bourré de chiffres et de diagrammes, laconique et bouleversant à la fois. Il permet de comprendre la tâche devant laquelle se trouvaient les médecins et le personnel sanitaire masculin et féminin. Il ne s'agissait ni plus ni moins que d'empêcher les épidémies d'emporter toute l'armée polonaise en formation dans les territoires de la Russie soviétique.

Les blessés du front, les visites de leurs chefs dans les hôpitaux de première ligne, voilà un sujet que toute propagande saisissait avec empressement. C'étaient des héros qui souffraient. Mais des milliers d'hommes agonisant dans des hôpitaux presque entièrement dépourvus de médicaments, dans les bâtiments glacés des steppes de la Volga l'hiver, ou sur le plancher en terre battue des kibitkis

1. Bibliothèque de la Société des sciences militaires du 2^e corps, t. II.

ouzbeks dans les chaleurs tropicales du Turkestan – c'était une situation honteuse dont nos protecteurs soviétiques nous défendaient de parler et qu'il était encore plus sévèrement interdit de publier ou de photographier. Nous réussîmes néanmoins à rapporter du « paradis » une poignée d'effroyables documents, sous forme de quelques photographies prises en cachette et qui montrent comment les enfants et les soldats mouraient dans nos hôpitaux.

Au cours de cette lutte contre les épidémies, les médecins et les infirmières allèrent jusqu'à la limite extrême de la résistance humaine. Et c'était une guerre sans panache, sans accompagnement de propagande ! Et c'était aussi sans panache que mourait humblement cette foule de soldats avant même d'avoir pris les armes.

Dans le Centre d'organisation de l'armée, le nombre des malades atteignait en moyenne 69 %. Le Centre était stationné à Gouzar, en Ouzbékistan, et dans les environs de cette localité. Gouzar était partiellement dépeuplé par suite des déportations et des exécutions qui y avaient eu lieu après l'insurrection ouzbèke de 1936. Nos hommes habitaient sous la tente, dans des kibitkis et dans des abris creusés dans les champs. Le centre d'accueil était naturellement le foyer principal de toutes les épidémies. C'était là en effet qu'affluaient la plus grande partie des volontaires, tous pouilleux et, en partie, contaminés précédemment. On manquait de linge. Le centre d'accueil avait, en tout, cinquante tentes alors que l'affluence atteignait souvent trois mille huit cents hommes, de sorte qu'il y en avait trois cents par tente où ils pouvaient à peine se placer en demeurant assis. Plus de deux mille personnes vivaient à ciel ouvert à une époque de l'année où il gelait et neigeait encore la nuit, tandis qu'il pleuvait dans la journée. Les malheureux creusaient des trous dans la terre, trempés et glacés sous leurs pauvres haillons. Certains cherchaient un refuge dans les villages et les bourgs avoisinants et devaient couvrir des distances de plusieurs kilomètres pour revenir au centre à l'heure des repas, rapportant de nouveaux poux et de nouvelles contagions. Les sentinelles, qui n'étaient même pas armées, n'arrivaient pas à enrayer ces allées et venues. Les malades étaient amenés à l'hôpital sur des charrettes traînées à bras d'hommes, car on manquait de chevaux. Il n'y avait qu'un seul chaudron qu'on

remplissait sans arrêt, l'eau devant être apportée de la rivière qui coulait à quelque quatre cents mètres plus bas. Il n'était pas question non plus de faire une liste des malades ou de noter le cours de la maladie, puisqu'on n'avait pas de papier. Le personnel de l'hôpital des contagieux de Gouzar fut décimé; il perdit 14 % de ses infirmières et 38 % de ses médecins, tous morts contaminés.

C'est dans cette même région, à Karkin-Batach, qu'on établit l'orphelinat des Junaks; il y avait là un puits, mais qui ne fournissait que dix seaux d'eau par jour. L'écluse de l'aryk qui passait sur leur terrain était fermée plusieurs jours par semaine. Ces enfants étaient dans un tel état de santé qu'ils ne pouvaient même plus manger les maigres rations qui leur étaient allouées, et la mortalité parmi eux atteignait 12 %.

Dans les autres unités militaires, la situation était également très inquiétante et ce n'est qu'au mois d'avril qu'elle commença à s'améliorer. Les unités de ligne créèrent leurs propres établissements de désinfection, de blanchissage, de bains, ce qui leur permit de se défendre contre les ravages des épidémies.

Rien qu'en Ouzbékistan, nos hôpitaux reçurent quarante-neuf mille quatre cent onze malades contagieux. D'après Ehrlich, qui travailla dès le premier moment comme médecin dans l'armée polonaise: «Au début de l'organisation de l'armée, un soldat sur trois était atteint de maladie contagieuse et, au moment culminant de cette épidémie, il y eut presque un soldat sur deux qui était atteint.»

Voilà la réalité.

Il ne faut pas oublier que nous étions tombés sur une région habitée par une population également épuisée, vivant dans les conditions hygiéniques les plus primitives et où chaque agglomération humaine était un foyer, jamais complètement éteint, de typhus exanthématique, de fièvre typhoïde et de dysenterie.

Les ravages causés surtout par le typhus sous toutes ses formes furent suivis de ceux causés, en mai et juin 1942, par la dysenterie et, bientôt après, par la malaria.

Après avoir été totalement privés de fruits et de légumes pendant des années, le besoin de crudités était si violent qu'il n'y avait aucun moyen d'y mettre un frein. Les ordres les plus formels étaient

enfreints. Il n'est donc pas surprenant que la dysenterie ait fait son apparition sous une forme très aiguë.

En mai survint la plaie des moustiques et la malaria commença à se propager d'une façon inquiétante. La 6^e division d'infanterie fut la plus gravement atteinte par ce nouveau fléau et le nombre des malades atteignit 96 % de ses effectifs. La région de l'Ouzbékistan où cette division était cantonnée est déboisée et son sol généralement glaiseux. Pendant plusieurs années, les autorités soviétiques y avaient interdit la culture du riz, justement à cause de la malaria. Mais, en 1942, l'interdiction fut levée et nos cantonnements furent établis le long des rizières inondées. Les moustiques contaminèrent toute l'armée et la population locale.

Les six cents lits dont disposait l'hôpital des contagieux de la 6^e division ne suffirent naturellement pas. Toutes les salles étaient bourrées de malades, étendus par terre, en rangs serrés. On y manquait bien entendu de médicaments. D'ailleurs, même de grandes réserves auraient été bien vite épuisées dans ces conditions. Quant aux moustiquaires, il va de soi qu'il n'en était même pas question.



Vers la fin de mai, le général Anders revint de sa première visite en Angleterre. Les nouvelles qu'il rapportait étaient mauvaises. Les Anglais n'envisageaient pas la possibilité d'armer et d'équiper nos troupes tant que celles-ci se trouvaient en URSS. Quant aux possibilités d'être armés par l'URSS, personne de nous ne se faisait plus d'illusions là-dessus. Les Anglais désiraient armer les troupes polonaises, mais en puisant dans les contingents envoyés à l'armée soviétique. C'était une solution que les autorités soviétiques ne voulaient pas accepter.

À cette époque, des rumeurs couraient déjà sur la formation par les Russes d'une autre armée polonaise en URSS, une armée rouge. Les Russes faisaient, de plus en plus fréquemment, obstacle à l'incorporation par nous de citoyens de la République polonaise originaires de territoires occupés en 1939 par les Soviets. Les autorités soviétiques envenimaient les incidents locaux les plus insignifiants.